

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1925

Discours prononcé par M. Oscar BLOCH, Professeur de Grammaire

Monsieur le Président,

En écrivant ce discours, je ne prévoyais certes pas que j'aurais l'insigne honneur de le prononcer sous la présidence de S.E. Monsieur l'Ambassadeur de la noble nation japonaise. Mais si modestes que soient mes titres pour le faire, je suis bien sûr que je traduis les sentiments unanimes de cette assemblée en vous exprimant, Monsieur l'Ambassadeur, l'admiration reconnaissante que nous éprouvons pour votre vaillant peuple, ce peuple dont notre délicieux Pierre Loti et M. Paul Claudel qui, en même temps qu'un beau poète, est l'ambassadeur de la France auprès du gouvernement japonais, ont célébré la douceur, l'exquise politesse et le courage stoïque. Et comment pourrions-nous oublier qu'à l'époque la plus tragique de notre histoire, quand il s'est agi pour la France de vaincre ou de mourir, le Japon est venu dès la première heure se placer à nos côtés, avec toutes ses forces, avec tout son cœur ? Si loin de l'Europe, il a compris immédiatement que la cause de la France était belle, il a entendu le cri d'appel de notre peuple, lui aussi doux autant que stoïque. Voilà ce que nous rappelle, Monsieur l'Ambassadeur, votre présence parmi nous et pourquoi nous nous en sentons tous à la fois fiers et touchés.

Mes chers Elèves,

Quand M. le Recteur m'a confié la tâche de prononcer le discours de notre distribution des prix, Je me suis demandé de quel sujet je pourrais bien vous entretenir pour que vous n'ayez pas l'impression que les minutes ont oublié leur devoir d'être des minutes. S'il est une circonstance où l'éloquence la plus brève est la plus appréciée, n'est-ce pas en un jour comme celui-ci, quand à l'impatience d'entendre proclamer les noms des laborieux et des heureux s'ajoute celle d'être enfin en vacances. Ah ! que j'envie M. le Censeur qui, tout à l'heure, en quelques paroles qui vous rempliront d'une telle allégresse que vous n'y verrez pas la menace lointaine qu'elles contiennent, mettra le point final à la présente année ! Mais puisqu'il m'est impossible d'atteindre à une brièveté si efficace, de quoi puis-je vous parler ? Vais-je vous donner quelques conseils ? Il est trop tard ou trop tôt. Entrer dans la lice où combattent les anciens et les modernes, je n'oserais. La grammaire est une dame bien austère, et, s'il fut un temps où elle savait régenter jusqu'aux rois, il faut convenir que depuis elle a perdu beaucoup de son crédit. Mais si un pédagogue estimable du XVII^e siècle a cru pouvoir faire un jardin avec les racines grecques, pourtant fort coriaces, je puis bien tenter de vous faire faire quelques pas dans un jardin fleuri de fantaisies, de beaucoup d'erreurs et même de quelques vérités, je veux parler de l'étymologie.

Donner l'étymologie d'un mot, c'est, vous le savez, expliquer l'origine de ce mot. Dans vos livres de classe les notes étymologiques ne sont pas rares, et ce ne sont pas celles que vous lisez avec le moins d'intérêt, et, quand vos maîtres, pour vous faire saisir le sens d'un mot ou d'une locution, ont recours à l'étymologie, votre attention se réveille, s'il lui arrive de s'endormir. Vous questionnez, vous vous aventurez vous-mêmes à faire des rapprochements le plus souvent hasardeux, mais du moins votre imprudence témoigne d'une activité cérébrale louable en son principe, sinon en ses résultats. Cet intérêt, que vous trouvez dans les étymologies, d'autres que vous, élèves, le manifestent : les journaux leur ouvrent volontiers leurs colonnes, on en relève dans des discours d'académiciens, et les gens cultivés en sont communément friands.

Pourquoi donc l'étymologie provoque-t-elle un intérêt si général ? C'est parce qu'elle s'adresse à notre curiosité, à notre désir de savoir le pourquoi des choses, et cela sur le sujet le plus capable d'exciter notre curiosité, c'est-à-dire sur notre propre langage. Nous sommes avides de savoir d'où proviennent les milliers de mots et de locutions qui constituent notre vocabulaire. Or, comme chaque mot pose un problème et que les réponses sont extraordinairement variées et très souvent inattendues, nous prenons un grand plaisir à découvrir des faits que nous ne soupçonnions pas ou auxquels nous ne songions pas. Voici par exemple le mot *cadet* qui nous a été apporté de la Gascogne, quand, au XV^e siècle et plus tard, les fameux « Cadets de Gascogne » sont venus combattre dans les armées royales ; en gascon, où il se prononçait *capdet*, ce mot dérivé d'un latin barbare *capitellus* signifiait chef, capitaine ; puis il a pris le sens qu'a notre mot *cadet*, parce que ces guerriers gascons venaient généralement par ordre de naissance, après d'autres frères ; et, par suite de la réputation éclatante et justifiée de ces soldats, ce terme de *cadet* est devenu si usuel qu'il a remplacé celui de *puiné* qui s'opposait à *aîné* : cette substitution a pu se faire d'autant plus facilement que depuis longtemps on ne comprenait plus le sens étymologique des deux mots *aîné* et *puiné*, né avant et né après. Mais voici un autre fait curieux. On explique notre mot *cadeau* par la même étymologie latine que *cadet*. Il nous viendrait du provençal *capdel* issu également de *capitellus*, mais avec le sens de lettre capitale, initiale : francisé en *cadeau*, il aurait pris le sens de chose superflue, comme le sont les ornements des lettres capitales et initiales si fréquentes dans les beaux livres du moyen-âge : de cette étymologie couramment admise aujourd'hui, il résulte ce fait étonnant que les cadeaux ont été considérés comme choses superflues.

Ainsi un mot latin de basse époque, *capitellus*, est représenté en français par deux mots sans aucun rapport de sens, l'un qui nous est venu de la Gascogne et l'autre de la région provençale.

Sans doute beaucoup d'étymologies sont, du moins formellement, si simples et si claires qu'elles se laissent reconnaître au premier coup d'œil. Il ne faut pas être grand clerc pour voir que les mots français *chanter*, *dormir* représentent les mots latins *cantare*, *dormire*. De même les emprunts aux langues étrangères n'ont pas besoin d'être longuement démontrés, quand ils se passent sous nos propres yeux comme l'anglais *football* ou tant d'autres termes de la langue des sports. Mais ce sont là des cas extrêmes. Un nombre considérable de mots cache son origine sous des voiles qu'il est souvent bien difficile de soulever.

Il n'est sans doute pas de langue pour laquelle les étymologistes disposent d'autant de moyens d'investigation que pour le français. Non seulement nous connaissons la source principale de

son vocabulaire, le latin, car c'est un avantage qu'il partage avec les autres langues latines, mais nous possédons des textes très anciens, très abondants, et sur toute l'histoire du français et de ses dialectes, d'admirables travaux de toute sorte. Et cependant, sur l'origine de nombreux mots, à la fois très anciens et très usuels, nous sommes réduits à avouer notre ignorance. Pour un des verbes fondamentaux de notre langue, le verbe *aller*, il n'a pas encore été trouvé d'explication qui emporte la conviction : on incline aujourd'hui à le faire venir du latin *ambulare*, se promener, mais sans pouvoir vaincre toutes les difficultés auxquelles se heurte cette étymologie. Et que d'autres mots qui n'ont pas encore livré leur secret et peut-être ne le livreront-ils jamais ? Songez que le futur du verbe *avoir*, un nom comme *garçon*, un adjectif comme *petit* sont encore inexpliqués, ou peu s'en faut.

C'est que le langage est essentiellement si mobile, les mots circulent si vite de bouche en bouche, de pays en pays, les circonstances qui amènent un emprunt ou une création sont si variées que notre information ne pourra jamais être complète. Bien des mots latins d'où proviennent les mots français ne nous sont connus que tout à fait accidentellement : voici le mot français *soulier* qui se disait autrefois *souler*. Son origine certaine est un adjectif latin *subtelaris*, dérivé d'un nom *subtel*, qui signifie creux en dessous du pied : or chacun de ces deux mots ne se rencontre qu'une seule fois. Aussi sommes-nous embarrassés pour expliquer comment cet adjectif *subtelaris* a pris le sens de soulier. Il est clair en effet que toute chaussure sert à protéger le creux qui est sous le pied : tout ce qu'on peut supposer, il est vrai, avec beaucoup de vraisemblance, c'est qu'il a dû désigner une chaussure à semelle particulièrement forte. Mais nous sommes encore favorisés dans le cas de *soulier*. Il arrive fort souvent que le mot latin qui a donné naissance à tel mot français ait disparu et que nous en soyons réduits à le reconstituer. On s'est beaucoup moqué de ce procédé, parce qu'il a été fait des reconstitutions ridicules, comme vous le verrez tout à l'heure ; mais le principe même en est incontestable, pour des raisons que ce n'est pas le moment de donner. Il suffira d'en citer un exemple : pour désigner le fromage le latin disait *caseus*, qui n'a pas survécu dans notre langue. Nous nous sommes toujours servis du seul mot *fromage* pour lequel on suppose un mot latin *formaticus*. Cet adjectif n'existe pas dans les dictionnaires latins, mais il n'en est pas moins certain : il a été dérivé, à une époque très basse, de *forma*, au sens de moule, pour désigner une sorte de fromage moulu d'une façon particulière, mais sur les circonstances de la création de ce mot, nos renseignements tiennent tout entiers dans la forme du mot.

Ainsi, même quand nous pensons qu'une étymologie est bien établie formellement, vous voyez que le développement du sens cause encore des difficultés sérieuses. C'est là en effet que nous rencontrons les faits les plus imprévus et dont l'explication est souvent fort embarrassante. Si le rapport de deux formes peut généralement se démontrer, les causes qui donnent naissance à un sens nouveau sont, en effet, bien plus fugitives. Qui ne connaît aujourd'hui l'acceptation curieuse qu'a reçue récemment le mot *plafond* ? Comment ce mot a-t-il pu être pris dans le sens de limite extrême que ne doit pas dépasser légalement l'émission des billets de banque ? Les circonstances qui ont amené le développement de ce sens ont si fortement frappé les esprits que les expressions où le mot figure : *atteindre*, *dépasser*, *crever le plafond* gagnent du terrain. « Encore un plafond crevé », ai-je lu récemment dans un journal à propos du prix du blé. Une chose est tout d'abord bien nette : il est impossible d'établir un rapport direct entre ce sens nouveau et le sens propre de *plafond*. L'intermédiaire me paraît du reste assez facile à découvrir. C'est dans le langage de l'aviation que *plafond* a pris un sens qui a pu ensuite engendrer celui qui nous occupe. En effet pour un aviateur le plafond,

c'est le ciel ou les nuages et, par extension, la hauteur maximum qu'un avion peut atteindre : il suffit de lire des récites de la grande guerre pour y relever le mot et même le verbe *plafonner*. Et dès lors le sens nouveau s'explique aisément. Que de développements aussi imprévus ne rencontre-t-on pas quand on examine les mots de près ? Le français *muscle* représente le latin *musculus*, mais celui-ci a non seulement le sens que le français a conservé, mais aussi celui de petite souris, petit rat, et c'est même le sens propre du mot. N'est-il pas surprenant, à première vue, que des hommes aient pu comparer un muscle à une souris ? Et pourtant c'est un fait bien assuré que cette comparaison du muscle remuant sous la peau, surtout celui du bras, à un petit animal qui frétille ; car le latin lui-même désigne également avec le seul nom *lacertus* à la fois le lézard et la partie supérieure du bras ; et du reste *souris* en français sert aussi à désigner des muscles, par exemple un muscle du gigot de mouton.

Mais si l'origine des mots pose des problèmes si variés et dont quelques exemples ne peuvent donner qu'une faible idée, il en résulte que les recherches étymologiques sont à la fois fort délicates et sans cesse exposées à l'erreur. Certes les méthodes s'améliorent, on peut dire chaque jour : on a dégagé, au cours du XIX^e siècle et depuis, des principes solides et dont l'application s'est révélée efficace. Etablir l'étymologie d'un mot, c'est en partie faire l'histoire de ce mot, et l'histoire ne s'invente pas. Toutefois, si on sait mieux aujourd'hui pourquoi telle explication est irrecevable, il ne s'en suit pas qu'il soit plus facile de trouver une étymologie. Il est vrai que c'est déjà un progrès de pouvoir distinguer le bon du mauvais. Ce qui fait la faiblesse et, souvent, le ridicule de nombreuses étymologies anciennes, c'est qu'elles manifestent chez leurs auteurs le principe qu'en matière d'étymologie, tout est admissible, même l'absence de tout bon sens. *Canis*, chien, vient du verbe *canere*, chanter, écrit sans sourciller le savant latin Varron : il aurait tout aussi bien pu renverser l'ordre des facteurs et dire que *canere* vient de *canis*.

On s'est également, et à juste titre, moqué de quelques étymologies de Ménage, notamment de celles qu'il a proposées pour *haricot* et *rat*. *Haricot*, dit-il, vient du latin *faba*, fève, et il pose la série de transformations suivantes : *faba*, *fabarius*, *fabaricus*, *farabicotus*, *haricotus*, *haricot*. Pour rat, il emprunte à un autre savant l'étymologie par le latin *mus* qui signifie rat et, après avoir établi la jolie succession de formes : *mus*, *muris*, *murus*, *muratus*, *ratus*, *rat*, il ajoute naïvement : « Cette étymologie ne me déplaît pas ; » Mais il s'en faut de beaucoup que son dictionnaire étymologique ne soit qu'un recueil de pareilles étrangetés. Non seulement c'est l'ouvrage d'un érudit remarquable pour son temps et plein de renseignements précieux, mais on a constaté, en comparant les trois cents premiers mots communs à cet ouvrage et au dictionnaire étymologique le plus réputé du XIX^e siècle, que celui-ci avait retenu 72% des étymologies de Ménage. Et j'ajouterai que beaucoup d'entre elles sont établies selon une méthode très satisfaisante. Voici par exemple le mot *cordonnier* : Ménage fait remarquer qu'il est ridicule de dire, comme l'a fait un savant d'alors, que les cordonniers ont été ainsi appelés parce qu'ils faisaient des souliers de corde. Il signale, pour faire rire son lecteur, que Voiture a écrit dans une lettre que « les cordonniers avaient été ainsi appelés quasi *cordonneurs* parce qu'ils donnaient des cors aux pieds ». Et il a très bien vu, en s'appuyant sur des textes anciens, que cordonnier qui se disait auparavant *cordouannier* a été fait sur le mot *cordouan* « sorte de cuir, ajoute-t-il, ainsi dit de Cordoue, d'où il nous est venu ». Aujourd'hui on pousse l'étude du mot plus loin : on note que *cordouaner* s'est corrompu en *cordonnier*, parce que la langue y a vu le mot *cordouan* : c'est ce qu'on appelle une étymologie populaire. On se demande où, quand, pourquoi ce mot a remplacé le mot ancien *sueur*, dérivé du latin *sutor* : on suppose aussi que

le succès de *cordouannier* est dû au désir légitime qu'ont eu les cordonniers du temps jadis de passer tous pour ne vendre que de la marchandise de choix, de solides et élégantes chaussures en cuir de Cordoue, comme un tailleur d'aujourd'hui qui se respecte est un *english tailor*.

Donc maintenant on ne s'en tient pas à de simples rapprochements de mots souvent révocables et peu instructifs à eux seuls. On s'efforce de les justifier et de les approfondir par des raisons prises soit à la psychologie de langage soit à l'histoire, en entendant par là moins l'histoire politique, qui peut intervenir aussi, que l'histoire économique et sociale, celle des mœurs et celle des choses. Et c'est pourquoi aujourd'hui, quand on étudie l'étymologie de mots qui désignent des objets, souvent on joint à la discussion des dessins ou des photographies qui représentent des formes diverses, anciennes ou modernes, de ces objets. Ainsi comprise, l'étymologie devient une histoire des faits et des idées, qui sans doute ne peut pas se passer de l'histoire proprement dite, mais qui nous fait mieux comprendre ce que celle-ci nous apprend. On sait bien que les Romains ont appris des Grecs tout ce qui est artistique, même l'art de bien manger. Or nous en trouvons une confirmation curieuse dans l'étymologie du mot français *foie*, le viscère que le latin appelait *jecur*. En effet *foie* représente un mot latin *ficatum* qui signifiait foie d'oie ou de porc engraisé avec des figues ; et le mot *ficatum* est un simple calque du mot grec qui a précisément ce sens. Ainsi cette préparation culinaire du foie d'oie ou de porc, dont nous faisons encore grand cas, si la méthode d'engraissement a changé et si on s'en tient au foie d'oie, les Romains l'ont tellement appréciée qu'ils en ont oublié le mot national *jecur* et l'ont remplacé par *ficatum*.

Pour conclure, je voudrais jeter un coup d'œil rapide sur l'étymologie d'un mot qui nous montre les liens étroits du vocabulaire et de la civilisation, je veux parler du mot *soldat*. Le latin, vous le savez, employait le mot *miles* : ce mot a disparu de notre langue, ainsi que des autres langues latines, parce qu'il a été emporté, comme beaucoup d'autres mots du langage militaire, *exercitus*, etc ., avec l'organisation militaire elle-même, sous le flot des invasions barbares. Il fallut que plusieurs siècles s'écoulassent et qu'une société nouvelle se fût développée pour que la langue française créât un mot nouveau. Quand les rois et les seigneurs ont commencé à grouper autour d'eux des auxiliaires payés, c'est alors qu'a été formé le mot *soldoyer*, dérivé d'un verbe *solder*, qui signifiait payer une solde ; et, avant de devenir *soudoyer*, il a passé en anglais qui l'emploie encore aujourd'hui sous la forme *soldier*. Pendant tout le moyen âge *soudoyer* est le mot usuel ; mais au XVI^e siècle, à l'époque des guerres d'Italie, il cède la place à *soldat* que notre langue emprunte, comme beaucoup d'autres termes militaires, à l'italien qui disait *soldato*, mot de même origine du reste que *soudoyer*, et cet emprunt est dû à la supériorité qu'avait alors l'art militaire des petits états italiens. Mais l'histoire du mot *soldat* ne finit pas là. Au XVII^e siècle, à la suite de la guerre de Trente Ans et sous l'effet du prestige éclatant de la civilisation française, *soldat* nous est emprunté par les langues voisines ; il passe dans la langue allemande qui en fait *soldat* ; de là il pénètre en russe, où il se dit également *soldat* avec un *t* final comme en allemand, et il est facile de le retrouver dans la plupart des langues européennes et même ailleurs.

Vous voyez comment l'histoire d'un seul mot, que, naturellement, nous conduit dans l'histoire de la civilisation. Que d'autres étymologies non moins instructives pourraient être citées !

Mais il faut que je m'arrête. Un des plus réels dangers que présentent les études étymologiques, c'est qu'elles sont passionnantes : elles entraînent comme les passions, mais comme les passions, elles aveuglent. *Grammatica certant*, on sait ce que cela veut dire. Dans de tels combats, les heures deviennent des minutes, voyez plutôt. Un grammairien latin du VII^e siècle, né à Toulouse et qui se parait du nom glorieux de Virgilius Maro, raconte que ses amis, autres grammairiens, Galbungius et Terentius, engagèrent un jour une discussion sur un problème bien épineux : il ne s'agissait pas moins que de savoir si le pronom *ego* possédait un vocatif. Sur ce problème que je livre aux méditations de mes élèves latinistes, ceux de cette année et ceux des années passées, la discussion dura, au dire de Virgilius Maro, cinq jours et cinq nuits : ce Toulousain, penserez-vous, était déjà du Midi.

J'espère que, dans un laps de temps sensiblement moins long, j'aurai réussi à vous faire pressentir que la science étymologique, à laquelle on n'a jamais contesté le titre de science amusante, est en outre une science fort instructive qui, en nous faisant connaître les causes et les circonstances de l'origine des mots, nous fournit des renseignements de toute sorte, importants ou menus, mais rarement sans intérêt, sur l'histoire de notre langue et de notre civilisation.

Oscar BLOCH

(1877-1937)

Agrégé de grammaire (1901)

Professeur à Buffon (de 1913-1914 à 1926-1927)